

PROLOGUE

La falaise.

Elle l'appelait.

Il sentait sa caresse enténébrée.

Elle le tentait avec une promesse très, très ancienne.

Il y avait si longtemps qu'il savait, si longtemps qu'il percevait son attraction qu'aujourd'hui, en cette nuit fatidique, son étreinte était presque décevante.

Un souffle empreint de cette promesse dérivait du rivage pour venir chatouiller ses narines. James inspira profondément, savourant sa pointe salée ; c'était également un rappel, froid comme la tombe.

La falaise allait le tuer.

Des forces obscures et invisibles se massaient derrière lui pour le pousser vers le vide. Il n'y aurait pas de recul, pas d'échappatoire. Était-ce une présence qu'il percevait, là, droit devant lui, dans les ténèbres ? Dans la bourrasque de vent glissant sur les vagues, s'écrasant sur les rochers en contrebas pour remonter abruptement le long de la pierre gris acier et embrasser ses joues salées ?

James poussa un grand cri alors que ce vent nocturne arrachait ses sentiments pour les mettre en pièces.

La vibration des vagues était presque palpable et résonnait jusqu'aux tréfonds de son corps. Sa caresse était glaciale, sa poigne impérieuse. Il était né pour ce moment, avait passé dix-neuf ans à s'y préparer, et pourtant, maintenant qu'il était au pied du mur, il n'était pas sûr d'y arriver.

Il pensa à Cindy.

Répudia le présent pour ne s'intéresser qu'au passé.

Elle avait été si parfaite. Si généreuse. Il revit son sourire enjoué, son nez retroussé. Il aimait la façon dont ses cheveux cascadaient sur ses épaules. Le goût de sa bouche avide. La façon dont elle l'enjoignait de ne pas tomber dans les « pièges » que sa mère lui tendait.

— Tu ne vois donc pas qu'elle a besoin d'un bouc émissaire ? râlait-elle en le prenant par les épaules pour mieux le secouer.

Elle était si belle lorsqu'elle essayait de lui mettre un peu de plomb dans la tête ! C'est dans ces moments que ses mains étaient les plus fortes — et il pouvait presque sentir leur poigne.

— Réveille-toi et va t'en ! Cet automne, viens à l'école avec moi.

— Je n'ai pas les moyens, répondait-il, et même si j'avais de l'argent, avec les notes que je me paie, ils ne risquent pas de m'accepter.

— Tu peux y arriver, insistait-elle. Si tu venais avec moi et travaillais à ton compte pendant un an, tu pourrais prendre le statut d'indépendant et obtenir une aide financière. Je t'en prie, Jamey. Tu dois t'éloigner d'elle, fiche le camp de cette ville. Fais ça pour moi.

Mais il n'avait pas quitté Terrel Heights.

Cindy, si.

Elle lui écrivait de temps en temps, et parfois, il lui répondait. Mais la suivre, non. Et il n'aurait jamais pu lui dire pourquoi. Il était incapable de lui expliquer l'emprise que la falaise exerçait sur lui.

L'appel du destin. Le sien.

Domage qu'il ne puisse y faire face sous la clarté de la lune baignant son visage. Au contraire, cette nuit était nuageuse et enveloppée de brouillard. Sa caresse le fit frissonner. Ses orteils surplombaient le vide humide. Une chute de trente mètres. Voire plus.

La pression s'accrut contre son dos. C'était maintenant ou jamais.

Il pensa à tous ces moments qu'il avait passés là en bas, dans les grottes. Des jours de promesses, de préparation. L'esprit de la falaise était bien vivant, il le savait. Il avait besoin de lui. Il avait faim de sa chair. Le sacrifice que James s'apprêtait à faire empêcherait ce démon d'aspirer la vie des habitants de Terrel Heights. Son âme contre des milliers.

Cette année.

Tout ce qu'il espérait, c'était qu'en apprenant la nouvelle, Cindy ne lui en veuille pas trop. Elle ne pourrait jamais comprendre.

James cessa de résister. Il sentit des mains contre son dos, une décharge électrique le poussant à sauter, la faim dévorante du sombre esprit possédant la falaise. Lorsqu'il se retrouva à fendre les airs pour aller se fracasser sur les pierres émoussées en contrebas, alors seulement, il poussa un grand cri.

Et tout là-haut, un gémissement lui répondit.

Les vagues se jetèrent sur les pierres.

La *chose* goûta l'offrande des ténèbres.

Et accepta le fruit d'un pacte.

PREMIERE PARTIE : QUESTIONS

CHAPITRE PREMIER

« *Unité mobile trois, ici le Q.G. On vient de nous reporter un nouveau suicide à la falaise. Oui, encore un, Bob. Je crois que c'est à ton tour d'y aller...* »

Joe Kieran leva les yeux et regarda sa radio de police d'où venait de sortir ce court message entre deux crachotis statiques. En tant que petit nouveau, il avait remporté le poste peu enviable de reporter de nuit — celui qui reste dans la salle des nouvelles jusqu'aux premières heures de l'aube, grappillant des histoires sans grand intérêt sur le canal de la police en attendant de tomber sur un illusoire scoop. À Terrel, s'il se passait quelque chose à une heure du matin, c'était Joe qui représentait le *Times*. Lui qui prenait son carnet de journaliste, sautait dans sa voiture et filait à l'autre bout de la ville pour couvrir l'événement, quitte à donner les éléments essentiels par téléphone à Randy, son directeur de publication, si le journal était sur le point de passer aux presses. Jusqu'à présent, il n'était pas convaincu que, dans cette cambrousse, il puisse se produire quoi que ce soit après dix-huit heures. Cela faisait deux mois qu'il occupait ce poste, et la seule fois où il avait dû se déplacer s'était avérée être une fausse alerte.

Non, dans la paisible petite ville de Terrel, être journaliste n'avait rien de bien passionnant. Généralement, les piaillements de la radio de police ne parlaient que de plaintes relatives au bruit et de disputes conjugales, ce qui ne méritait pas un article dans le *Terrel Daily Times*. Quoique, la plupart des papiers qu'il publiait ne semblaient pas valoir l'encre avec laquelle ils étaient imprimés. Le Rotary Club organisait une tombola. La bibliothèque Taft Memorial comptait exposer une collection de céramiques du XIXe siècle. Trois élèves de l'école élémentaire Shane avaient vu leurs rédactions sélectionnées par le département des pompiers pour leur concours sur le thème « prévention des incendies ».

Mais cette fois, après deux mois à écouter des rapports de police concernant des collisions mineures, des querelles domestiques et, parfois, des mineurs chopés à boire de la bière, il se passait *vraiment* quelque chose.

— Hé, Randy, lança Joe à l'homme trapu qui servait de rédac'chef de nuit installé à l'autre bout de la salle. Tu as entendu ce qu'ils ont dit à la radio ? Ils parlent d'un « nouveau suicide » à Terrel's Peak. Qu'est-ce que ça signifie ?

Randy leva les yeux de sa machine à écrire, mais resta toute une minute sans prononcer un mot. Puis il regarda Joe droit dans les yeux :

— Encore un quidam qui a sauté du haut de la falaise. Ne t'en fais pas. On s'en occupera demain, lorsqu'on aura tous les détails.

— On ne devrait pas aller y voir de plus près ? Il y a de quoi remplir la une !

— Non. Appelle le commissariat demain. Ils te donneront tout ce qu'il te faudra.

Depuis son départ de Chicago, Joe n'avait pas encore couvert la moindre affaire importante, et maintenant qu'une piste intéressante se présentait enfin, il n'allait pas lâcher le morceau.

— Pour l'instant, je n'ai rien de plus passionnant à me mettre sous la dent que cette histoire de club de lecture organisé par la bibliothèque. Je peux toujours aller jeter un œil ?

— Laisse tomber, Joe.

La voix du rédac'chef s'était faite étrangement cassante. Joe ouvrit la bouche pour protester, puis s'arrêta. Il avait la certitude que le boss ne se laisserait pas fléchir. Pourquoi, ça, il l'ignorait. Mais son instinct de journaliste lui soufflait qu'il ne pouvait abandonner si facilement, surtout lorsqu'il y avait un mystère à l'horizon. Et cette soirée était si ennuyeuse qu'il aurait accepté n'importe quelle distraction — même sous la forme d'un cadavre brisé.

Sur son écran d'ordinateur, le décompte de mots d'un vert lumineux ne cessait d'augmenter alors que la nuit s'étirait, interminable. Après l'appel d'onze heures, la radio de police resta silencieuse. Joe

pesta silencieusement. Parfois, il avait vraiment horreur de bosser dans le journal d'une petite ville. Au moins, s'il était du coin, il saurait précisément pourquoi Randy refusait de parler d'un suicide. Et ils avaient dit « un nouveau », comme si cela se produisait régulièrement. Peut-être que quelqu'un de la famille du rédac'chef avait fait le grand saut. Hé, si ça se trouvait, tout le monde en ville connaissait l'histoire funeste de cette falaise — tout le monde sauf *lui*.

Lui qui n'était *pas* d'ici. Il avait grandi à Chicago et, pendant un temps, s'était frotté aux grands du journalisme. Pour son mémoire à l'Université du Nord-Ouest, il avait décortiqué la saga perverse que furent les enquêtes sur le meurtre de JonBenet Ramsey¹, et à la fin de ses études, il trouva aussitôt une place de *stringer*, un chasseur de photos à sensations pour le compte du *Chicago Tribune*. Il avait gratté le nombre requis de papiers de routine sur les conseils municipaux de banlieue et les conseils de direction des écoles locales avant qu'on ne lui ouvre en grand les portes de la *Tribune*. Mais tout ce qui comptait, c'était de pouvoir y rentrer. Il avait bien profité de sa carrière de grand manitou. Pour le peu qu'elle avait duré.

Il avait écrit une série d'articles sur les malversations du conseil municipal et dénoncé la corruption rampante dans le quartier même où il habitait. Il avait alors l'impression d'être un super-héros. Il avait profité à fond des accolades de la profession et continué de développer son réseau de contacts pour l'aider à démasquer les strates de criminels en col blanc sur lesquelles cette ville semblait fondée. Il était la voix de l'homme de la rue.

Jusqu'au jour où une des histoires qu'il avait déterrée l'avait touché d'un peu trop près. Le jour où il avait découvert que les mensonges et les tromperies n'étaient pas confinées aux antichambres des édiles et des banquiers en investissement, une poigne de glace lui avait tordu l'estomac.

C'était le dernier article qu'il ait remis au rédac'chef du *Chicago Tribune*. Ce n'est que quelques jours plus tard qu'il rentra chez lui, prit sa valise et fit ses bagages. Il ne pouvait supporter la vérité irréfutable que son instinct de journaliste l'avait forcé à admettre. Ainsi, il avait abandonné sa carrière d'enfant prodige pour s'enfuir vers la côte et se cacher dans une petite ville au bord de l'océan.

Une bourgade situé au pied d'une falaise.

¹ Une affaire qui, le 25 décembre 1996, défraya la chronique, lorsque la petite JohnBenet Ramsey, âgée de six ans, fut retrouvée morte dans la maison de ses parents huit heures après qu'ils aient signalé sa disparition. Le fait que le meurtre se soit produit le soir de Noël, dans une petite ville paisible du Colorado, marqua autant les esprits que la personnalité de la victime, une « mini-miss » ayant remporté plusieurs concours de beauté. À ce jour, l'affaire n'est toujours pas résolue. N.d.t.

CHAPITRE II

La lumière du soleil ne cessait de changer de consistance tel un feu liquide, dardant implacablement ses rayons pour se dissoudre dans une brume de chaleur au-dessus des arbres — des chênes, des conifères et des érables — croulant sous les frondaisons. Des feuilles mangées aux mites et des brindilles cassées cachaient un trottoir ponctué de nids de poules dangereux pour les pneus. Des bosquets de bruyère d'un violet vif sortaient des fossés profonds de chaque côté de l'étroite piste d'asphalte. L'air était vif ce matin-là, promesse d'un après-midi étouffant. Joe conduisait un bras passé par la vitre ouverte pendant que le radio-cassette diffusait consciencieusement la musique éthérée des Cocteau Twins. Il devait bien l'admettre, habiter à la cambrousse n'avait pas que des inconvénients. Dans le Midwest, il n'y avait pas de matins comme celui-ci. Ni de tels paysages.

Tout d'un coup, les arbres se raréfièrent, et il dut rabattre le pare-soleil. Ce qui ne lui fut pas d'un grand secours. Lorsqu'on conduisait vers l'Est au lever du soleil, c'était aussi utile qu'une pelle dans l'océan. Mais le standard avait dit que Swartzky, le chef de la police, s'était rendu sur les lieux et qu'il devrait s'adresser à lui s'il voulait plus de détails.

En fait, ce serait plutôt un bonus. Il pourrait avoir la primeur des événements au lieu de devoir se fier à un rapport de police, comme lorsqu'il était encore à Chicago. Là-bas, un vulgaire suicide ne justifiait pas vraiment qu'on lâche la meute des reporters. Ici, c'était à peu près la seule nouvelle qui vaille le déplacement. C'est pourquoi la réaction de Randy le soir d'avant l'avait tant gêné. S'il s'était précipité sur les lieux dès que le standard de la police avait envoyé un agent à l'endroit où quelqu'un avait fait le saut de l'ange, son article aurait été prêt pour l'édition du matin. Et pourtant, Randy avait apposé son veto.

Il y avait anguille sous roche.

La brise s'enfla alors que la voiture descendait une pente escarpée. Les arbres étaient devenus des taillis, et Joe sentit le poids de l'océan dans l'air. Il était si proche, et pourtant, il ne pouvait pas encore le voir. Encore une colline à passer. Il appuya sur le champignon, lançant sa voiture sur la route mal dégrossie, ignorant les protestations de ses amortisseurs. Dans ses haut-parleurs, Elizabeth Fraser des Cocteau Twins gazouillait quelque chose d'incompréhensible mais évocateur, un mystère aussi précieux et aguichant que le paysage qui l'entourait. Alors que sa voix décrivait un crescendo vers une extase inconnue, l'auto finit par se libérer des branches et suivit la route qui décrivait un tournant pour monter la dernière colline le séparant de la mer. Enfin, il put non seulement sentir et entendre l'océan, mais également le voir.

Des vagues couronnées d'écume venaient caresser paresseusement le rivage, un amas dangereux de rochers noirs et verts s'étendant une trentaine de mètres plus bas. Le bruit du ressac était enivrant, un flux et reflux incessant couvrant la musique aérienne de sa cassette, et qui lui donnait envie de tourner le volant, quitter la route et abandonner sa voiture pour se jeter dans les vagues.

Mais il résista à cette impulsion et, et la route se mit à descendre en sinuant jusqu'à ce qu'il soit à peine au-dessus du niveau de la marée haute. C'est alors qu'il la vit.

La falaise.

Elle s'étendait presque à angle droit, un mur de pierre déchiquetée plus haut qu'un gratte-ciel. Une protubérance s'élevait comme un doigt au-dessus de la crête, un signal d'origine inconnue désignant le ciel. Loin au-dessous de ce doigt, une voiture de police et une ambulance étaient garées en bord de route, tous feux éteints.

À ce stade, se dit-il, il devait être inutile de débarquer en catastrophe, gyrophare en batterie. Il n'y avait plus la moindre urgence.

Joe s'arrêta près de la vieille voiture de police, prit son bloc-notes et marcha vers le bord de mer, là où étaient rassemblés les agents. Il en connaissait trois sur quatre, mais le seul nom dont il puisse se rappeler était celui du chef Swartzky. C'était le plus âgé du lot : ses cheveux d'un blanc éblouissant et son gros ventre le distinguaient des autres.

Il hochait lentement la tête en le voyant.

— Hé, salut, Joe, dit le policier.

Sa voix était dure comme l'acier, et pourtant étrangement douce. Il était surprenant qu'il puisse parler si bas et se faire tout de même entendre par-dessus le fracas de l'océan.

— Vous vous souvenez certainement d'Alfie — il désigna un jeune flic blond — et là, ce sont Mack et Parent de chez Folter.

Les deux ambulanciers semblaient bien pâles sous les bottes de cheveux noirs qui se contorsionnaient sous l'effet du vent pour leur retomber sur les yeux. À voir leurs nez crochus et leurs yeux bleus, Joe en conclut qu'ils étaient frères. Et qu'ils ne faisaient pas ce boulot depuis assez longtemps pour que la vue du sang les laisse indifférents.

— Bonjour.

Joe prit un moment pour leur serrer la main.

En regardant un peu plus loin, il comprit pourquoi les ambulanciers avaient l'air un rien perturbé. Le cadavre était toujours là. Et il ne lui disait rien qui vaille.

— Comment s'appelait-il ? demanda-t-il diplomatiquement, même s'il ignorait jusqu'au sexe de celui ou celle qui gisait là.

— James Canady, répondit le Chef. Un gosse du coin, pas plus de dix-neuf ans. Un bon petit gars.

Joe dépassa le groupe pour aller à l'extrême bord des vagues. Pour autant qu'il puisse constater, lorsqu'on enlèverait le cadavre, ça ne serait pas beau à voir.

Il devait être mort sur le coup, se dit-il. Une arête rocheuse avait interrompu la chute du garçon, mais ne l'avait pas sauvé pour autant. Il s'était empalé dessus et ses tripes s'étaient déversées dans l'océan pour le laisser là, la tête baissée, émergeant des flots comme un asticot sur un hameçon. Soixante centimètres de pierre fine et blanche saillaient de son dos. C'est ce qui avait empêché James Canady d'être emporté par la marée, mais le spectacle restait peu ragoûtant. Le gosse était nu lorsqu'il avait fait le grand saut, et après quelques heures dans l'eau, sa peau d'un blanc laiteux était toute ridée. Quelque chose de long et de blême évoquant un serpent s'étendait sous le corps pour se tordre dans les vagues.

Joe frissonna et se détourna. Il avait vu bien des victimes de fusillades liées aux guerres des gangs. Il avait constaté les résultats de disputes domestiques ayant dégénéré, laissant derrière elle des corps démembrés au lieu de simples bleus. Mais un macchabée les tripes à l'air lui retournait toujours l'estomac.

— Pourquoi reste-t-il planté là ? demanda-t-il au chef.

— On nous a dit hier soir que quelqu'un avait fait le grand saut — un appel anonyme. On est venu jeter un œil, mais la marée était haute. On n'a pas pu s'approcher de ces rochers, et pas moyen de voir quoi que ce soit depuis la route. Comme on ne savait pas si c'était un canular ou pas, on est revenus vérifier. Et comme vous voyez, maintenant que la marée est basse, on n'a pas vraiment eu à faire des recherches approfondies.

— Vous avez prévenu sa famille ?

— Il n'a plus que sa mère, Rhonda Canary. Et oui, elle a appelé quelques minutes plus tôt. Elle sera à la morgue à neuf heures pour l'identification.

Le chef se tourna vers les conducteurs d'ambulance, qui n'avaient pas l'air très chaud à l'idée de devoir décrocher le cadavre.

— Allez-y, les gars. Plus longtemps il reste là, moins il sera facile à récupérer.

Mack et Parent échangèrent un regard malheureux, puis haussèrent les épaules. Finalement, ils allèrent patauger dans les vagues.

— Mack est allé à l'école avec lui, remarqua le chef de la police en secouant la tête.

— Il avait des problèmes familiaux ?

— Qui, Mack ? (Le chef eut un sourire sans joie, mais Joe n'avait aucune envie de rire.) Non. Pas plus qu'un autre, je présume. Il était plutôt du genre silencieux. Il vivait avec sa maman dans le vieux quartier de la ville, de l'autre côté de cette baie, là. Pour autant que je sache, il n'a jamais fait de vagues, ni à l'école, ni ailleurs.

— Vous êtes sûrs que c'est un suicide ?

Le chef ne répondit pas tout de suite. Il se contenta de lever les yeux vers le sommet de la falaise dominant la baie. Lorsqu'il se tourna à nouveau vers Joe, ses yeux étaient voilés.

— Rien ne nous permet de croire qu'il peut en être autrement.

Mack et Parent pataugèrent dans l'eau pour aller se tenir de chaque côté du cadavre. Ils le prirent par les épaules et les cuisses et poussèrent vers le haut. Le mort glissa sans problème le long de la pointe, laissant une tache noire qui se dissipa lentement. Ils arrachèrent Canady à la pierre et s'empressèrent de le porter vers les graviers du rivage. Mack alla chercher un brancard dans l'ambulance ; lorsqu'il passa devant Joe, celui-ci remarqua qu'il avait viré au vert. Ramasser des tripes humaines dans les vagues n'est jamais facile. Surtout si ce sont celles d'un ami.

Joe se retourna vers le chef de la police. Randy lui avait donné matière à penser. Cet endroit avait un passif, et Swartzky devait le connaître mieux que quiconque.

— Il y a beaucoup de gens qui sautent de cette falaise ?

Le chef ne cilla même pas.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Ça m'a l'air d'être un bon coin pour les candidats au suicide, c'est tout.

Le chef hocha la tête et regarda le doigt de pierre :

— Il y en a eu quelques uns ces dernières années. Mais on préfère ne pas trop en parler. On ne sait jamais comment les gamins peuvent réagir à ce genre de trucs. Y'en a qui trouvent ça romantique, et peu après, une classe entière vient faire le grand saut. C'est comme quand une de ces rock-stars se fait sauter le caisson, y'a toujours des fans qui se sentent obligés de l'imiter. (Swartzky lui jeta un regard pénétrant.) Alors n'en faites pas tout un plat.

Joe ignora sa suggestion peu subtile. Il sentait poindre un essai en trois parties sur le thème du suicide, de l'historique de la falaise et de la façon de gérer ce sujet épineux.

— Où puis-je trouver des informations sur les autres cas ? demanda Joe.

— Laissez-les tranquilles, répondit Swartzky en un grondement paisible avant de tourner brutalement les talons pour se diriger vers la camionnette.

— Mack ! cria-t-il.

L'interpellé passa la tête par la vitre de la portière. Ils échangèrent quelques mots brefs que Joe ne put entendre, puis Swartzky s'éloigna pendant que l'ambulance repartait.

— Joe !

Le chef se penchait dans sa voiture de patrouille.

— Oui ? répondit-il, hurlant pour se faire entendre par-dessus le bruit des vagues.

— Personne ne veut qu'on leur rappelle les amis ou les parents qui se sont suicidés. N'allez pas fourrer votre nez là-dedans. Dites-leur que Canady est mort et c'est tout, d'accord ?

Joe acquiesça et retourna à sa voiture.

Maintenant, il était plus curieux que jamais.

Pas de doutes, il y avait matière à fouiner.